

État limite

De Nicolas Peduzzi (France)

documentaire

V.F. – sortie le 1^{er} mai 2024 – 1h42

JEUDI 07/11/2024 - 21h00

DIMANCHE 10/11/2024 - 11h00

LUNDI 11/11/2024 - 19h00

Court métrage

BRIN DE CAUSETTE – de Flore Péan, Bradley Lejeune, Jeanne Dalmas (Animation – 7'22)

À la recherche de lien social, Oscar appelle des inconnus jusqu'à tomber sur Arlette. Au fil du dialogue, il partage avec elle sa perception du monde.

État limite, de Nicolas Peduzzi

Un petit mot sur le réalisateur

Né en 1982 à Paris (France), **Nicolas Peduzzi** grandit en Italie où il entame des études de théâtre et de cinéma. Il s'installe ensuite aux États-Unis pour se former en tant que comédien. Il réalise plusieurs courts métrages autofinancés avant *Southern Belle* qui remporte le Grand Prix du Fid Marseille. Avec *Ghost Song*, il poursuit son exploration documentaire de la ville.

Filmographie

Mikado (cm, 2014) – Death on the Basketball Court (cm, 2015) – Southern Belle (doc, 2017) – Ghost Song (doc, 2021) – État limite (doc, 2023)

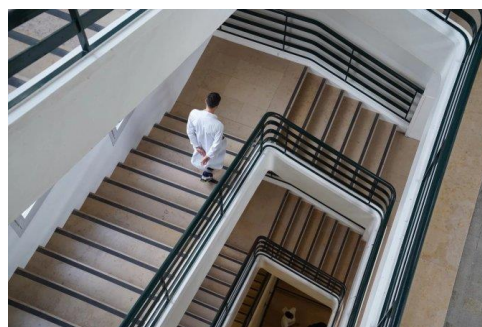
NOTE D'INTENTION

L'hôpital public français a toujours eu pour moi un visage amical : c'est lui qui avait sauvé mon père en 1990, lui qui m'avait accueilli et soutenu en service psychiatrique lorsque j'en avais eu besoin. Il y a quatre ans, la crise sanitaire a révélé l'ampleur du mal-être de l'institution, mais les causes de la gangrène étaient évidemment plus profondes. J'ai voulu les interroger, comprendre où et comment s'était ouvert la brèche, et je me suis mis à filmer le quotidien des soignants de l'hôpital Beaujon. Là, j'ai rapidement rencontré Jamal, figure indispensable et controversée. Indispensable : c'était le seul médecin psychiatre de l'établissement ; controversé ; malgré sa jeunesse, malgré tout son amour pour l'hôpital, il travaille vent debout contre les évolutions drastiques de l'institution, qui contredisent frontalement ses valeurs humanistes. Chaque jour, baskets aux pieds, il gravit et dévale à l'infini les escaliers de fer, courant d'un service à un autre et d'un chevet à un autre. Jamal, c'est Sisyphe, et Beaujon sa montagne. Notre premier contact fut frontal : en pleine explosion Covid, Jamal se méfiait des journalistes. Il a fallu que je montre patte blanche et lui prouve que ma démarche n'était pas journalistique. J'ai donc pris mes quartiers à Beaujon pour accompagner ses médecins et ses patients au long cours. C'est là ce qui l'a convaincu : le temps, c'est le cheval de bataille de Jamal. Dans un environnement déraisonnable de vitesse, qui enterre les gens sous les chiffres, il se fait un devoir de prendre son temps avec ses patients et leurs proches, et de leur offrir l'attention et l'écoute que personne ne veut, ne peut plus leur prêter. Il apaise, rassure, oriente avec une patience infinie. Un des enjeux du film, pour moi, est donc de faire exister ensemble ces temporalités contradictoires : d'un côté le rythme effréné de l'hôpital, en état d'urgence permanent – longs couloirs surpeuplés,

échanges entre deux portes, cris des patients en demande d'attention ; de l'autre, les bulles de temps que Jamal aménage pour ses patients, imperméables au chaos. Pour ses patients, mais aussi pour ses collègues : Jamal leur a consacré beaucoup de son temps et de son énergie pendant le Covid, et certains ont gardé l'habitude de s'ouvrir à lui de leurs problèmes. Le film fait donc aussi entendre les voix de Romain, aide-soignant, d'Alice et de Lara, les internes qui le secondent au quotidien, d'Ayman, ancien patient devenu stagiaire. Toutes et tous partagent une même vocation et racontent l'amour du soin, mais aussi le vertige face à la souffrance des patients, leur propre mal-être, leurs doutes et leurs aspirations.

CRITIQUE AVOIR-ALIRE.COM

Nicolas Peduzzi s'affirme, après *Ghost Song*, comme l'un des plus grands artisans du renouveau du film de genre en France et particulièrement du documentaire, à l'aune d'une société en crise. Curieux paradoxe d'un réalisateur, si soucieux de l'esthétique de l'image, que d'accrocher sa caméra dans les couloirs d'un hôpital de la banlieue parisienne où tout est laid. Comme le témoigne l'aide-soignant Romain, on peut mettre plus de trois ans à réparer un robinet qui fuit, là où, en à peine deux jours, on efface



un graffiti qui met en cause la gestion calamiteuse des institutions hospitalières en France. Nicolas Peduzzi trouve peut-être là, en écho à son personnage, l'occasion de crier que son film ne pourra pas être effacé par les services publics, que l'urgence de prendre soin des patients et des soignants ne relève plus d'une option politique mais d'une nécessité vitale. Car la plupart des malades qui vont à la rencontre du docteur Jamal Abdel Kader sont jeunes. Ils ont mal au ventre, quand ils n'ont pas perdu leurs membres à la suite de multiples tentatives de suicide. Ils ne sont pas vraiment fous, et sans doute que leur place ne serait pas dans cet hôpital, mais dans des environnements sécurisants, aimants, avec des professionnels qui ont le temps de les écouter.

État limite est un choc cinématographique. Nicolas Peduzzi filme le monde à travers l'exemple d'un jeune psychiatre atypique, sans doute trop atypique pour ne pas succomber à la brutalité du burn out. Il arpente les couloirs, les escaliers de Beaujon, pour aller à la rencontre de patients auprès desquels il s'assoit. Sa méthode thérapeutique principale consiste à se défaire justement de l'arsenal de la médication ou de la procédure de soin, pour juste écouter, jouer à l'infirmier, au brancardier ou à l'aide-soignant dans une humanité magnifique. On sent qu'il se noue entre le réalisateur et le cinéaste une relation qui n'a pas tant à voir avec un exercice de style cinématographique mais quasiment une béquille thérapeutique pour l'un et l'autre. Parfois, l'image est floutée, hésitante, le cadrage bancal, parce que filmer la douleur dans un service de psychiatrie, c'est accéder à sa propre désolation intérieure et par là-même assumer la précarité du geste créatif. *État limite* semble comme non fini, volontairement imparfait, à l'instar de la musique incroyable de Gael Rakotondrabe qui juxtapose musique classique et sonorités techno. La force du film s'invite dans l'hybridation des genres, la fausse imperfection des images, qui, en vérité, témoigne d'un travail colossal du réalisateur qui a dû chercher en lui-même les fantômes de son histoire pour filmer le médecin.

Prochaines séances

Vivre, mourir, renaître, de Gaël Morel Jeu 14/11 à 18h30 – Dim 17/11 à 11h00 – Mar 19/11 à 20h00

Tehachapi, de JR Jeu 14/11 à 21h00 – Dim 17/11 à 19h00 – Lun 18/11 à 14h00

City of Darkness, de Soi Cheang Ven 15/11 à 19h30 – Lun 18/11 à 19h00